



LA BOURSOUFLURE DE L'AME

PREFACE

"LE MANQUE"

Tout a commencé en 1945, le 30 avril. C'était un lundi, histoire de bien commencer la semaine....Pour l'anecdote, j'ai appris plus tard que ce jour là, ce fût, d'une part ma naissance, mais, d'autre part, le suicide d' Adolphe Hitler. C'est toujours un questionnement qui m'interpelle.

De ma naissance à mes quatre ans, quelques bribes, rien de vraiment significatif. Maman sortait souvent la nuit. Mon petit lit se trouvait dans un renforcement , lequel se fermait avec une tringle à rideaux qui n'était jamais fermée. Le compteur électrique était à hauteur du pied de lit. Il m'arrivait de me cogner la tête lorsque je me relevais, mais j'avais toujours des bonbons pour me consoler. Ceci me transporte dans le futur car j'ai reproduit la même chose, le père de ma première fille ayant des exigences dont je parlerai plus tard.

J'ai appris que ma sœur venait dormir une fois de temps en temps avec moi chez maman. Pourquoi, je l'ignore.

Dès le premier jour chez ma grand-mère, comme je réclamais toujours maman, tout fût très dur....J'ai dû me fabriquer mes protections, une vis sans fin dont le pas n'était pas altéré, et ainsi déterminer de ce qui allait en suivre.

L'ENFANT

Un enfant a pleuré
parce qu'avec inconscience,
un homme a "déserté"
sans savoir que l'on pense,

Un enfant a pleuré
parce que là devant lui,
on avait déguisé
sa fée en ironie.

Un enfant a pleuré
de ce manque de tendresse,
de ces petits baisers
qui rendent notre jeunesse,

Comme un bouquet de roses,
comme un bonbon au miel,
comme ce que le ciel ose
au plus bel arc en ciel,

un enfant a pleuré
parce qu'il rêvait trop fort
de pouvoir s'enfermer
dans un autre décors

Dans deux grands bras solides
dans un coeur débordant,
oublier le sordide
de ces journées d'enfant

Où tout n'est que repli
où tout n'est qu'injustice
où tout n'est que la vie
AVEC SES ARTIFICES

LAURIANNE AMARO

Ces quatre années passées auprès de maman ont nul doute été des années de quasi bonheur, malgré des intermèdes douloureux que je devais à celui qui m'avait conçue. Cet homme qui était mon père était un joueur invétéré. Il jouait aux courses de chevaux et jouait chaque jour. Le week-end il allait sur les champs pour être au coeur de sa passion. Lorsqu'il rentrait, soit il était silencieux comme d'habitude, soit il faisait la tête et rentrait dans un mutisme, qui par la suite, fut son mode de fonctionnement totalitaire.

A cette époque, maman se débattait pour acheter le lait dont j'avais besoin. C'était encore les rations. Le lait s'achetait avec des tickets, et bien sûr, il les prenait pour les revendre. Jouer était sa seule raison de vivre. J'ai le souvenir atroce de le voir, menaçant maman de l'asseoir sur la cuisinière brûlante pour obtenir les fameux tickets.

Ensuite maman, a rencontré un autre homme. Mon père s'est vu déposséder de sa source de revenus et, fou de jalousie, a fait suivre maman afin d'obtenir un constat d'adultère à son encontre.

A l'époque en 1949, l'adultère était considéré comme un crime. Pas d'états d'âme. Une personne qui commettait cela était déchue de ses droits, point barre. C'est ce qui est arrivé à maman. Le jour du divorce, forcément à l'endroit de mon père, a été signé mon arrêt de vie.

J'ai appris que maman, pendant la journée, me mettait en nourrice. Il fallait traverser le boulevard de Verdun. Là demeurait Madame Tourneur. Elle me gardait toute la journée et le soir maman me reprenait. A l'époque elle fabriquait des fleurs artificielles, des camélias et des violettes. Elle avait appris ce métier à l'orphelinat où elle avait passé l'essentiel de sa vie. Je ne sais que peu de choses la concernant. Sa mère s'était mariée à un Portugais, Fernando. Il demeurait à Lagares da Beira. Maman m'a raconté qu'elle y avait vécu puisqu'elle se souvenait être descendue dans le jardin de son père, couru dans les vignes qu'il possédait. Hélas son père est décédé des suites d'une blessure de guerre ; on l'avait amputé d'une main. Maman était petite, environ 4 ans, bizarrement comme moi, quand ma vie s'est arrêtée. Elle entra comme pupille de la nation à l'orphelinat "les violettes" Il s'appelait Fernando AMARO DINIS DA GAMA, mon grand-père. Son père mort, sa maman perdue dans tous les traumatismes de la guerre, de plus malade d'une maladie incurable à l'époque et actuellement aussi, la maladie de parkinson, elle s'est vue placée dans un orphelinat à Rozay en Brie en Seine et Marne, à apprendre à fabriquer des fleurs artificielles, des violettes. C'est ainsi qu'était nommé l'Institut, "les violettes".

Sa maman a développé cette maladie très tôt et de façon très aigüe. De cela maman ne nous en a jamais parlé. Jamais. Elle nous a toujours dit qu'elle était morte alors qu'en fait elle a disparu quand j'avais environ 14 ans.

Au début elle avait un oncle qui payait l'orphelinat afin qu'elle puisse bénéficier d'activités telles que tennis gymnastique etc. Il venait la voir régulièrement. Maman ne nous ayant jamais parlé de cet endroit je n'en sais que peu de choses,. Au décès de cet oncle, elle est redescendue au stade d'orpheline pauvre, c'est à dire, vraiment orpheline à la charge de l'état, et l'état ne faisait pas grand-chose. Je sais qu'elle y est restée jusqu'à environ 22 ans, elle avait peur de la guerre, peur de tout.

J'ai fait des recherches sur cet endroit et je l'ai retrouvé. J'ai eu l'immense privilège de pouvoir parler avec des sœurs qui se souvenaient d'elle et en parlait de façon très douce et gentille.

Je connaissais Rozay en Brie car le père de ma deuxième fille avait sa famille qui louait une maison dans ce village. J'y suis donc allée et j'ai rencontré ces personnes qui m'ont gratifiée du premier bouquet de violettes artificielles que maman avait fait lors de son séjour. Je l'ai glissé dans une petite bouteille originale que j'ai suspendue longtemps autour de mon cou.

Elle a fini par en sortir, et s'est retrouvée, comment je ne sais pas, à Courbevoie . Elle travaillait comme bonne dans un hôtel au pont de Levallois. C' est là où elle a rencontré celui qui est devenu mon père.

LA VIE

Printemps, été, automne
d'un seul coup elle détonne,
tu crois qu'elle t'abandonne
et puis.....

Elle s'adosse à ton coeur
raccommode tes malheurs,
comme un compte à rebours tes heures,
s'appuie.

Sur un mot, sur un cri,
une larme, un souci.....
se fabrique un bonheur,
tout p'tit....

Printemps, été, automne,
elle va, se confectionne,
mais l'homme est un enfant,
.....casse son jouet avant.....

Il pleure en le voyant.....
.....trop tard, lui dit le temps.....

LAURIANNE AMARO

CHAPITRE 2

Chez Madame Tourneur, ma nourrice, chaque soir je devais manger du tapioca. Je déteste le tapioca. Par chance ou malchance pour moi, une assistante sociale est passée à l'improviste, et ce faisant, conclue que je ne devais pas rester par mesure d'hygiène. C'est ainsi que je me suis retrouvée chez la grand-mère. Elle gardait déjà ma sœur, née 11 mois avant moi, et nous nous sommes retrouvées toutes les deux. Elle, ne connaissait que la grand-mère, tandis que moi ce fut beaucoup plus difficile.

A l'époque, en 1944 lorsque ma sœur est née, maman était dépassée par la situation. Peur de la guerre, ses déboires avec mon père, s'en était trop pour elle. Il ne faut pas oublier qu'elle sortait d'un orphelinat où elle était restée plus de 20 ans. Elle ne connaissait rien de la vie. Quoiqu'il en soit.....

Au début de ce placement forcé, maman venait de temps en temps. Quand elle partait c'était un déchirement pour moi, mais il ne fallait pas pleurer. A chaque fois la grand-mère lui demandait de l'argent, et elle n'en avait pas. A force de reproches, elle finit par ne plus venir.

Chaque Noël était pareil. La grand-mère tricotait des habits pour nos baigneurs et deux oranges. Tous les noëls de ma vie ont été des jours SANS.

Là ou ailleurs, qu'est-ce que cela changeait. Je n'aimais ni Madame Tourneur ni la grand-mère. D'ailleurs je ne supportais rien. Au moindre commentaire je levais les yeux au ciel, je soufflais, et ça avait pour effet que je me fasse gronder, et promettre de ne jamais le refaire. Evidemment jusqu'à la fois suivante car avec moi, c'était à répétition.

J'étais indisciplinée paraît-il. Je répondais, n'acceptant aucune remarque. Si j'avais le malheur de soupirer je devais demander pardon à genoux. Cela relevait du calvaire. Je me souviens avoir été punie pour une assiette de purée que je ne voulais pas finir. Elle m'a été resservie à chaque repas jusqu'à ce qu'il n'en reste plus une miette ne reste dans l'assiette.

Petit à petit il fallut bien s'habituer. S'habituer mais pas accepter. Je n'y arrivais pas. Cette situation n'était pas de ma faute. Je la vivais mal.

Pourtant je dois bien avouer qu'avec le recul, mémé, c'est comme cela que nous l'appelions ma sœur et moi, faisait tout ce qu'il était possible de faire pour nous donner une éducation des plus correcte. Je me souviens de l'opération des amygdales où, étalée sur un oreiller à même la table, un visage qui me semblait énorme s'est penché au dessus de moi, a posé un appareil sur ma bouche et mon nez, et puis plus rien.

Je sais que j'ai eu très mal à la gorge, mais l'avantage c'est que j'ai eu le droit de manger des glaces.

Ma sœur n'ayant connu que "mémé", façonnée à cette éducation intransigeante, vivait sa vie d'enfant comme il se devait. Pourtant il y avait une ombre. Elle connaissait l'existence de maman car la grand-mère exigeait qu'elle vienne nous voir, et elle ne l'aimait pas.

RECONNAISSANCE PRIMAIRE.

Tous ceux qui prétendent nous aimer, et que l'amour qu'ils nous portent, doit à lui seul, combler tous nos manques, ne peuvent imaginer, que le manque, le seul dont nous ayons besoin, est celui de la reconnaissance primaire. Tous les autres sont des reconnaissances secondaires.

Elles ont, certes, une immense importance, puisqu'elles nous permettent de survivre, parfois d'y croire, et nous conduire ainsi, au bout de notre chemin, cahin, caha....

LAURIANNE AMARO

Pour maman, personne ne sût ce qu'elle a souffert. A chaque fois quelle venait, "mémé" l'accablait de reproches, lui réclamait de l'argent, le tout finissait avec des pleurs, et lorsque maman partait

j'étais seule avec mon chagrin, mon besoin d'être avec elle. Je n'ai, à l'époque, parlé de rien avec ma sœur, où je ne m'en souviens pas.

Pour cela j'avais une raison fondamentale, c'est que ma sœur détestait maman. Pour elle, elle l'avait abandonnée et aucun pardon n'était possible. Elle n'avait connu que ce que "mémé" lui racontait.

Petit à petit, lasse d'être le monstre que la grand-mère dépeignait, elle finit par espacer ses visites et enfin ne plus venir. Ceci a fini de faire tourner le moulin dans le cerveau d'enfant de ma sœur, qui a construit sa vie, sur les dires de "mémé" et la haine de notre père vis à vis de maman.

Il a écrit son histoire, à sa façon, la haine transformant tout. Il la déversait sur nous chaque jour car, probablement nous étions la matérialisation de son échec. Pourtant l'échec c'était lui et lui seul. Son vice nous a tous détruites. Pour moi, il a anéanti ma vie.

Quoiqu'il en soit ma sœur et moi n'avons nullement été désirées. Nous ne sommes que le fruit d'une éjaculation incontrôlée, d'une période de fin de guerre. C'est tout. Malgré tout et contre tout, nous étions là et n'avions rien demandé.

Comme il avait fait déchoir maman de ses droits parentaux, il devait verser 300 francs, de pension alimentaire à l'époque, pour nous deux, à "mémé" . C' était elle qui nous élevait, jour et nuit. Dès qu'il le pouvait, il volait dans son porte-monnaie, se servait de quelque façon que ce soit. Après il fallait se débrouiller. Il venait dîner tous les soirs et ne payait absolument rien, et surtout ne nous parlait jamais.

Le week-end il allait sur les champs de courses de chevaux, jouait jusqu'à plus d'argent, Lorsqu'il rentrait c'était le visage fermé, pas un mot. Le repas fini il partait comme il était venu, sans un regard vers nous, il caressait le chien, lui parlait et point.

De temps en temps il gagnait. Un jour il s'était acheté ce que l'on appelait "une canadienne" en cuir. Tout fier il nous l'exhibait. Sinon le reste du temps, c'était le silence total et l'ignorance.

J'ai le souvenir que les enterrements semblaient être une fête. Il y avait des tentures à l'entrée des portes de chaque défunt, puis un corbillard tiré par deux chevaux faisait le chemin jusqu'au cimetière. Les tentures restaient quelques jours.

Nous avions aussi le bus. Le 174 qui allait jusqu'à la porte de Champerret.

Je me mettais toujours sur la passerelle extérieure pour avoir de l'air frais, et le poinçonneur arrivait. Le tour de manivelle poinçonnant notre billet attestait que nous étions en règle. C'était chouette !!!

La vie chez la grand-mère était immuablement ponctuée par des sortes de rituels quotidiens. Notre grand-père était encore en vie et , malheureusement pour lui , il avait un cancer de la gorge. Lorsque nous rentrions de l'école ma sœur et moi devions lui apporter ses chaussons. Comme il ne pouvait plus parler suite aux différentes opérations, il essayait de nous faire rire avec des mimiques, et effectivement, nous faisions semblant de rire. Nous pensions que cela lui faisait du bien.

Le pauvre, avait dans la gorge, une canule qui me semblait être de la ferraille. C'est par cet orifice qu'il respirait. Il ne fallait pas qu'elle se bouche, et lorsque la grand-mère s'absentait quelques instants, s'il suffoquait, il fallait courir vite, appeler mémé, qu'elle intervienne pour enlever ce qui obstruait ce conduit.

Ce furent des moments qui m'ont marquée à vie. Depuis je suis peut être devenue un peu hypocondriaque.

Aujourd'hui lorsque j'entends ma fille "vapoter", c'est le même "raclement" qui se fait lorsqu'elle aspire cette vapeur et je ne peux m'empêcher à chaque fois, de revoir le grand-père en état d'urgence et la course que nous devons faire pour qu'il ne s'etouffe pas. Elle ne réalise pas, elle n'a jamais connu cela et ne le connaîtra jamais heureusement. Pour moi, c'est un traumatisme à vie, car si jeune, savoir que la vie de quelqu'un est entre nos mains ainsi que la vitesse de nos pas, c'est indescriptible, mais tout ceci est ma vie, personne ne peut comprendre qui ne l'ait vécu.

Ensuite il y eut mon accident. Renversée par une moto car je ne faisais attention à rien, le frein de la moto m'a arraché le dessus de la main gauche en profondeur, donc sectionné l'artère qui n'en finissait plus de saigner. Nous étions chez notre oncle à Colombes et devions partir en vacances avec lui et sa femme en vacances au Crotoy. Bien entendu tout était de ma faute, je n'avais pas tendu le bras pour tourner à gauche et le frein de la moto m'a arraché l'intérieur de la main.

Je fus transportée à l'hôpital de Nanterre, à l'époque hospice pour les petits vieux sans domicile. Ils déambulaient dans les couloirs avec leur pelisse bleue et semblaient nettoyer quelque chose que seuls, eux, semblaient voir ou imaginer voir.

A mon arrivée, avec mémé, j'ai entendu parler d'amputation. J'ai élucubré dans ma tête d'enfant, je m'imaginai avec un crochet comme le capitaine crochet. J'échafaudais mille et une histoire plus rocambolesques les unes que les autres. Comme j'avais un plâtre qui recouvrait mon bras et ma main, je ne sus pas si on me l'avait coupée ou non.

Puis vint le jour où il fallu l'enlever. Lorsque j'ai vu la scie électrique au dessus de mon bras j'ai eu peur. J'avais environ 9 ans. En guise d'encouragement j'ai reçu une bonne claque pour me remettre les idées en place.

A la fin de ce supplice, force était de constater que mon bras saignait un peu, égratigné par l'engin de torture.

Pour combler le trou de ma main, ils n'avaient pas trouvé mieux que de me découper un énorme morceau de chair sur le dessus de la cuisse. Pour une jeune fille quel bonheur d'avoir cette énorme cicatrice grande comme la main, taillée comme un beefteak.

J'avais un pansement énorme car les chairs sortaient. Et les pansements je préfère ne pas en parler. C'était l'époque des robes ou jupes avec des jupons en nylon ; et le nylon sur ma cicatrice était insupportable. Cela s'infectait toujours. Cette histoire a bien duré un an.

Je me souviens à cette époque la grand-mère, comme toujours, faisait nos vêtements, tous. Là c'était l'époque es jupons à cerceaux en nylon pour avoir toujours des jupes bouffantes, et nous avions des vêtements en vichy à carreaux jaune. C'était très joli. Après ce fût le hulla hop. Nous étions des "pro".

Nous avons eu en cadeau deux écharpes en vison, avec la tête et les pattes. C'était notre marraine qui venait de temps en temps nous voir, qui nous les avait offertes. Nous ne les avons jamais portées. Elle s'appelait "marraine DOR" mais pour nous, nous étions persuadées qu'elle avait beaucoup d'or et que de ce fait, nous l'appelions comme ça.

Avant cela, comme j'étais toujours la première à qui il arrivait quelque chose, grand bien a pris à la grand-mère de nous faire couper les cheveux. Nous avions des cheveux longs magnifiques. A l'époque elle faisait chauffer les fers à boucler sur la cuisinière, d'ailleurs comme le fer à repasser, et nous faisait ce que l'on appelait des anglaises. Elle à dû en avoir marre, si bien que le rendez vous fut pris.

C'était chez une dame, dans son appartement au parquet bien ciré. Ma sœur passait en premier et moi, pour passer le temps, je glissais avec les patins à parquet, et il ne pouvait pas en être autrement, je suis tombée. Mais pas seulement tombée. Double fracture de l'avant bras. Donc hôpital. Mes deux os étaient cassés et il fallait réduire cette fracture, c'est à dire remettre les deux os face à face. Ils ont jugé bon de le faire sans anesthésie. Ce que j'ai hurlé je m'en souviens encore. Bras dans le plâtre 3 mois, bras droit, donc j'ai développé mes fonctions gauches, j'écrivais de la main gauche, même avec mes pieds.

CHAPITRE 3

Le grand-père est décédé lorsque nous étions en vacances. Nous nous retrouvions placées chez des gens à la campagne que nous ne connaissions absolument pas.

Mémé se privait pour que nous ayons ces trois mois (à l'époque) ailleurs que dans ce quotidien sordide de gardienne d'usine.

Lorsque nous partions en autocar, nous avions une pancarte avec nos noms autour du cou. A l'arrivée, suivant les villages, les gens nous attendaient devant le car, regardaient nos pancartes comme du bétail, et nous appelaient par nos noms. Nous les suivions et nos vacances commençaient

SOUVENIRS....SOUVENIRS....

Pour commencer les directives étaient données. Garder les vaches dans le pré toute la journée. Faire le beurre dans la baratte. Nous ne savions pas ce que cela voulait dire mais nous eûmes vite fait de le comprendre, Ensuite il fallait partir dans la charrette tirée par des chevaux et aller, avec les fourches, ramasser les bottes de foin pour les entasser sous un hangard dans la ferme.

A ce propos, un jour qui n'était pas comme un autre, grand bien m'a pris de grimper tout en haut du foin dans la grange et de vouloir sauter. J'avais une paire de ciseaux dans ma poche. Bien sur les ciseaux se sont plantés dans ma cuisse et ma sœur qui était en bas m'a aidée. Je ne sais plus comment.

Quelque jours avant le marché il fallait faire le beurre. La baratte nous narguait. Le lait entier était déversé dans une sorte de tonneau de bois avec une manivelle. Il fallait la tourner des heures entières pour que, filtre après filtre, la crème se sépare du lait et devienne du beurre. Ensuite il fallait tout nettoyer. Et là ça durait des heures.

Il y avait les cochons, les lapins, les poules etc....un soir, alors qu'ils étaient sortis, j'ai ouvert la porte des cochons et il sont tous sortis. La nuit commençait à tomber. Il fallut faire vite pour les faire rentrer à nouveau dans leur enclos, quelle rigolade....

Chaque dimanche nous allions à la messe. Il fallait faire environ 4 km pour aller au village, Aligny dans la Nièvre. Nous devions longer le bois. Nous étions seules et à l'époque, nous n'avions pas peur. En bordure, il y avait des ronces et par conséquent des mures. C'était à celle qui s'en gavait le

plus. Parfois j'avais l'impression que ma bouche allait exploser, mais je trouvais que cela avait le goût de banane.

Ensuite, après la messe, nous rentrions, et suivant les gens qui étaient invités, à la fin du repas, nous étions appelées pour chanter, car, nous chantions bien. C'était l'époque de Dalida Petula Clark Isabelle Aubrey, et nous étions heureuses de chanter.

Par contre, le soir pour dîner soupe au lait avec du pain. J'avais horreur du lait. De plus il y avait de la crème dedans qui me donnait envie de vomir. Heureusement le chien se mettait toujours à côté de moi et bénéficiait de mon repas.

Combien de fois nous avons compté jusqu'à 100 en fermant les yeux, dans les champs, pour voir le jour qui baissait et attendre que l'on vienne nous chercher. Lorsqu'il y avait de l'orage et que nous étions seules dans les champs, ils nous avaient dit de nous mettre à l'abri sous les arbres. Quelle inconscience !!!

Puis vint la fête du cochon. Tout le monde était invité pour assister au spectacle et emporter sa part de la pauvre bête.

Nous faisons partie des spectateurs. C'était de la barbarie ! Un bâton dans l'oreille jusqu'à la gorge, une saignée dans le cou, et le sang coulait petit à petit dans une immense bassine. Une grande personne était chargée de tourner le sans pour qu'il ne coagule pas. Jamais je n'oublierai les cris de cette pauvre bête qui agonisait.

Malgré tout c'était les vacances, et elles se passaient ainsi. Ces trois mois nous semblaient très longs mais avec le recul, je pense que pour la grand-mère, cela lui permettait de souffler.

Le reste du temps, pour gagner un peu plus d'argent, elle piquait à la machine, des tabliers de protection pour Velosolex. L'usine se trouvait en face. Elle piquait jusque tard le soir.

Quelle vie a eu cette femme ? Celle d'un remariage de notre grand-père. En effet, mon père était issu du premier mariage de celui-ci. Mais elle s'en est occupée comme si c'était son fils, bien qu'elle en eut un après. Ensuite ce fût nous deux. Le grand-père laissait toujours une photo de sa première femme au dessus du lit conjugal. Elle était gardienne d'usine. Son travail consistait à ouvrir la grande porte en fer pour que les patrons de l'usine puissent rentrer leurs voitures, à l'époque, de belles tractions, de belles 203 peugeot. Lorsqu'il était l'heure, les secrétaires partaient. Mémé avait toujours un petit mot pour chacune.

Elle avait une amie, Madame NICOLAS, qui habitait en face, et dont la fille, jocelyne était notre copine. Et puis, il y avait Danielle, un peu plus âgée. Elle vivait avec sa grand-mère qui était toujours couchée. De temps en temps j'allais la voir pour lui faire quelques courses, et pour me remercier elle me donnait quelques centimes. Avec mes sous, nous achetions des roudoudous, des boites comme des dominos où se trouvaient des cachous et les fameux mistral gagnants. Elle m'appelait "radi" elle n'arrivait pas à dire mon prénom.

A chaque fois que nous allions en courses les commerçants nous donnaient des buvards avec des photos d'artiste. J'en faisais collection et je rêvais qu'un jour je serai comme elles.

DE MANQUE EN MANQUE.....

A l'époque mes dons artistiques commençaient à se développer et se confirmer. Mes mots étaient d'une violente justesse que j'aurai volontiers assénés à qui de droit. Mais il fallait se taire. Souvent

ma sœur essayait de tempérer ces sentiments qui me dévoraient et qui me conduiront de nombreuses fois à l'hôpital, ceci plus tard.

L'ESPERANCE

Es-tu dans le creux de ma main ?
Es-tu là où le soleil luit ?
Te caches tu sous les embruns.....
Ton "essence" est-elle ta vie ?

Toi qu'on appelle "l'espérance",
es-tu à travers le destin,
la mélodie de la souffrance
ou bien.....

l'adagio de demain.....

LAURIANNE AMARO

CHAPITRE 4

Bien entendu nous sommes passées par la maternelle, et bien entendu j'avais déjà un amoureux. Un jour je rentre chez mémé et je lui dit droit dans les yeux, "j ai un fiancé je vais me marier" cela à dû la faire sourire mais moi je ne sais plus comment ça a fini.

J'étais la chouchoute de la directrice pour qui j'avais peint une boîte avec des cerises rouges. Elle m'a dit : "je vais la garder et la donner à mon mari". J'étais très fière.

A la fin de la maternelle, nous avons appris à compter avec les bâchettes de toutes les couleurs, donc je savais bien compter, lire etc...Je suis donc passée en CP. Au bout de trois mois, il a été décidé que je passe dans a classe supérieure. Ce qui fût fait.

Ma scolarité a été correcte. A la fin de chaque année, pour nous féliciter, il y avait une remise de prix où l'on nous distribuait des livres, avec mention ou non. J'ai obtenu mon certificat d'études primaires et j'étais fière. Je me souviens d'une question d'histoire qui portait sur Louis 14 et où l'on nous demandait quel était l'autre nom qui lui était donné.....Celà me semble ridicule maintenant.

Il y avait aussi toutes les semaines, l'énorme baquet avec la planche de bois. Mémé faisait bouillir l'eau avec la javel et la lessive, et dès lors que nous sommes devenues jeunes filles, nous devions frotter notre linge souille sur la planche. Nous sortions le linge avec un bâton de bois pour ne pas nous brûler, et avec la brosse nous frottions avec le savon jusqu'à ce que "blancheur" s'impose.

CHAPITRE 5

Pendant ce temps là maman eut un garçon, Mon frère. Hélas comme la grosse du jugement n'était pas encore arrivée, il dû s'appeler comme nous "ARZUR" Je n'ose imaginer ce qu'il a dû supporter surtout à une période charnière comme l'enfance.

J'ai su que mon père dû faire un désistement de paternité pour que Frerot retrouve son nom originel.

Nous avons fait notre communion, allions au catéchisme. Des choses normales, quoi. J'ai su par la suite que maman s'était cachée pour nous voir. Pourtant je sais que je l'ai cherchée des yeux. Mais elle n'avait droit à RIEN. Et je pense aussi qu'elle ne s'est pas montrée pour ne pas nous faire de mal.

De temps en temps nous avions le droit d'aller déjeuner chez elle. Sa cuisine était tellement petite qu'il y avait juste la place pour mettre une table demi-lune qui se repliait. Excuse moi ma sœur si je mentionne cet incident, mais à ce jour, pour des raisons qui me sont personnelles, je ressens encore le mal que cela m'a produit. Maman nous avait fait une côte de porc et des petits pois. La table a dû se replier, ton assiette est tombée par terre, et tu lui as dit "ramasse". Tous ces souvenirs ont petit à petit forgé le personnage que je suis devenu, d'une sensibilité, des émotions énormes, tout a fleuri de peau. J'étais devenue juste UNE EMOTION, UNE PASSION, et à ce titre pour obtenir cette RECONNAISSANCE PRIMAIRE, j'ai fait de ma vie un enfer, j'ai tout accepté le "pensable" et "l'impensable" jusqu'à ne devenir qu'un objet dont on se sert pour assouvir n'importe quoi à n'importe quel moment avec n'importe qui. Mais nous n'en sommes pas encore là.

A chaque fois qu'il volait de l'argent à mémé je lui en voulais de plus en plus. Comme je chantais tout le temps, un soir où il avait sans doute perdu et qu'il était énervé, il m'a sommé d'arrêter. Je lui ai répondu du tac au tac, "est ce qu'on t'empêche de jouer ?"

Là j'ai cru qu'il allait me tuer. Heureusement la grand-mère l'a calmé mais ce fut très très chaud.

Ensuite il a compris que je le détestais et que je lui en voulais. Lui qui n'avait pas eu de mère comment avait-il pu nous enlever la nôtre, voyant les considérables effets négatifs qu'il produisait.

Ce père pour qui nous n'étions que le fruit d'une éjaculation incontrôlée d'une période de fin de guerre, ne savait pas ce que nous étions, qui nous étions, quels étaient nos rêves, nos espoirs.

Avec l'école il y eut les classes de neige. C'était l'époque des pantalons fuseaux avec un élastique que l'on glissait sous les pieds. Comme la grand-mère ne pouvait pas nous en acheter, nous avons eu le droit, encore une fois, d'être habillées par la croix rouge ; nous avions l'habitude, chaque année, manteaux, chaussures etc. boutique LA CROIX ROUGE. Nous nous sommes retrouvées avec un fuseau élastique qui n'avait aucune forme. J'avais beaucoup de mal avec cette institution. Mais c'est vrai, il fallait bien se rendre à l'évidence, sans argent, rien de possible.

A ces premières classes de neige, dans la ville d'Orcières plus exactement, je me suis encore distinguée. Après mon premier flocon, entorse à la cheville jusqu'à la fin du séjour. Quelle collection de catastrophes !! mais je ne savais pas que je n'en étais qu'au début.

CHAPITRE 6

Il y eut aussi les vacances à Neauphle le vieux. Nous étions chez une dame qui, lorsque nous sommes arrivées, avait gardé un bébé qui était mort d'une méningite cérébrospinale. Pour nous cela ne nous parlait pas beaucoup nous savions juste que le bébé était mort en 48h.

Ensuite nos vacances ont commencé. Il y avait tous les samedis, la "valse du baquet". Tour à tour, les uns derrière les autres nous devions passer au savonnage, le tout dans la même eau. Le premier était privilégié. Cela se passait dans la cour, à la vue de tout le monde. A l'époque cela ne dérangeait personne.

Cette maison était sur la gauche d'une route bien en pente. Bien sur, ne sachant pas faire de vélo, j'ai "emprunté" celui du copain d'en face et je suis montée dessus, j'aurai dû me souvenir de mon séjour à l'hôpital. Ne sachant tendre le bras ni à gauche ni à droite, il y avait un mur en bas, je n'ai pas cherché, je suis rentrée dedans. J'ai dû voir un champ de pommes, un ciel d'étoiles, deux heures durant. J'ai eu de la chance, paraît-il, car c'était l'heure où les autocars passaient.

Et pendant ce temps là ON S INTERRESSAIT A MOI.....

UN BOHEMIEN

C'est vrai,
ça au dehors sans se soucier
ni du soleil, ni de la pluie,

C'est une fleur des champs
qui pousse avec le temps
sans être cultivée

Ça ne parle pas,
ça chante, ça rêve, ça danse
un bohémien,

c'est partout sa maison,
au coin d'une rue,
sous un pont,

un bohémien
a le ciel dans ses yeux
deux étoiles sur fond bleu
qui le rendent heureux.....

LAURIANNE AMARO

CHAPITRE 7

Il paraît que l'on appelle ça les hormones, mais je sentais bien que des choses se passaient dans ma façon d'être, de penser, de réagir en face des garçons

J'avais remarqué un garçon du nom de jacky, que je trouvais beau comme un Dieu, qui jouait au foot tous les dimanches et dont j'ignorais comment faire pour me faire remarquer.

A l'époque tout le monde avait des bicyclettes, et ça tournait autour de la maison sans arrêt. J'ai fini par le connaître et mes premiers baisers se sont enflammés.

A la fin des vacances j'étais très amoureuse de ce garçon, qui lui, était amoureux d'une autre avec qui il avait eu des relations sexuelles. Je ne pouvais pas lutter.

Lorsque nous sommes rentrées, je lui ai envoyé des lettres enflammées à n'en plus finir, puis, par je ne sais quel biais, je me suis retrouvée à vendre des poulets avec lui au marché de Nanterre, Place de la boule. J'arrivais à 5h du matin pour tout mettre en place, et mon salaire était un poulet. Quelle régalarde le dimanche. Ce poulet avait un goût qui n'existe plus maintenant.

J'oubliais de dire que sa famille tenait un restaurant sur le place de l'église et qu'ils faisaient l'élevage de poulets, là où nous étions allées en vacances.

Petit à petit cela s'est estompé, laissant place à d'autres aventures.

Après mon certificat d'études, j'allais voir maman de plus en plus. Elle habitait deux rues derrière chez la grand-mère. Nicole était inscrite dans une école de puériculture. Cela lui plaisait beaucoup. Moi et la musique c'était une grande histoire d'amour qui d'ailleurs n'aura de cesse qu'à ma mort.

Le second mari de maman était musicien de jazz. J'ai beaucoup subi ses influences et pour moi j'avais l'impression que chanter me permettait d'être tout un tas de personnes avec des personnalités dans lesquelles je pouvais enfiler leur manteau de vie, pour oublier le mien.

Mon frère prenait des cours de piano. Quelle chance il avait. Moi personne ne pouvait m'en payer. Et je le regardais faire ses gammes avec envie. Comme d'habitude je ne disais rien. Je gardais tout. Parfois nous l'accompagnons chez Madame Gordin son professeur.

ETRE OU EXISTER

Un espace temps où se glisse une INEXISTANCE, qu'elle soit temporaire ou définitive. Ceci nous conduit à l'essence même de notre vie, l'amour.

De soi, des autres. Le respect de soi est le maître d'oeuvre de cette merveilleuse architecture.

Quand nous devenons silencieux, c'est qu'il n'y a plus d'espoir ou si peu, qu'il ne sert à rien de le mentionner, et la tristesse s'installe

LIRE, ECRIRE, sont les fondations de notre liberté. La LIBERTE EST LA CULTURE ET LA CULTURE est la nourriture de notre cerveau...

ALORS APPREND....ALIMENTE TOI....

NE MEURS PAS D IGNORANCE....

ETRE.....EXISTER ?

LAURIANNE AMARO

Maman ne recevant de l'argent qu'au compte goutte, car papy (pour moi il a été mon pa et py) comprendra qui le veut bien, demandait toujours à mon frère d'aller à crédit chez l'épicier, et je sais que c'était quelque chose qui lui posait problème. Il y allait toujours à reculons.

A l'endroit de mon père j'ai appris beaucoup plus tard, que son propre père l'avait trahi. Il était l'héritier de par sa mère décédée à sa naissance d'une maison en Lorraine qui devait lui revenir à sa majorité. Il sût, par la suite, que le grand-père avait magouillé avec le notaire et avait vendu à son profit la dite maison. De là il s'est engagé dans l'armée pour 5 ans. J'imagine maintenant les désastres psychologiques que cela a dû causer. J'ai su également qu'il a été placé en nourrice. Nous y qui sommes allées une fois, ces gens semblaient l'adorer.

Alors POURQUOI ? Pourquoi avons nous subi les mêmes choses que lui ? Pourquoi ces abandons ? Qui plus est toute sa vie.....et la nôtre

CHAPITRE 8

J'avais des dons pour la coiffure. Je coiffais ma sœur tous les matins parce qu'elle trouvait que j'avais cette facilité à transformer ses cheveux plats en quelque chose de beaucoup plus beau. A son mariage, ma copine Danielle a voulu que je la coiffe et ce fut un grand honneur.

Je devenais très indépendante, j'allais voir maman dès que je le pouvais, que ça plaise ou non. Ma sœur faisait son école de puériculture. Moi j'ai quitté l'école tôt, repris, fait des petits boulots du genre me lever à 3h du matin pour aller faire des biscottes, sachant que comme j'étais mineure mon salaire subissait un abattement de 30 %. Ensuite fabrique d'enveloppes il fallait mettre de la colle, des parfums pour africains, etc.....

Ensuite j'ai repris quelques cours ou j'ai eu de l'anglais. 1 heure par semaine pendant 3 mois, je suis restée quelques mois dans un collège et j'en suis partie.

CHAPITRE 9

J AI QUITTE LA GRAND MERE.

Après divers emplois de toutes fonctions, je chantais toujours et papy m'a encouragée. Je travaillais des morceaux de jazz, Ella Fitzgerald, Astrud Gilberto, Ray Charles etc...Un jour j'ai appris qu'il y avait un "crochet radiophonique" donné dans un grand parc non loin de chez maman. Papy m'a fait répéter longuement, puis arrive le jour J. Dans le jury se trouvait mon amoureux de guitariste, à l'époque, et d'autres personnes. Ce jour là j'ai eu le premier prix ; c'était la demi finale. La semaine suivante j'avais opté pour une chanson de la grande Ella où à chaque couplet il fallait augmenter d'un demi ton. Heureusement papy était là au piano car j'ai fait n'importe quoi. J'augmentais d'1/2 ton puis je redescendais. Pour papy ce fut de la haute voltige. Le premier prix fut accordé à un jeune homme qui avait chanté de l'opéra, j'ai dû me contenter de la seconde place.

Le comble fut, lorsque des gens qui n'y connaissaient rien dirent que le pianiste "ne m'avait pas suivie". Ils ne savaient pas qu'ils parlaient du plus grand saxophoniste d'Europe d'après guerre. Papy était un "arrangeur" hors pairs capable de se mesurer aux plus grands arrangeurs américains qui "fouillait" les notes écoutait les préludes de Bach tous les matins, disséquait le moindre mouvement dissonant était en constante création, son saxo était sa respiration. D'ailleurs il a laissé en héritage, un petit carnet sur lequel il a écrit un "traité sur le contrepoint fleuri". Quand vous lirez ceci, sans doute cela ne vous parlera pas, mais pour un vrai musicien, c'est de l'art à son "essence" même, c'est un art primaire.

S'en suivirent une prestation au Cynodrome de Courbevoie, où ayant repris ma chanson fétiche, "Georgia" je fus rappelée 7 fois. Pour ce jour là, maman m'avait confectionné une robe, bleu clair, en satin avec de fines bretelles. Elle était magnifique. Elle avait tout fait à la main. Ensuite je me suis produite au Palais de la Mutualité, et j'ai commencé à chanter avec un groupe, à Mantes la Jolie. Là il y avait aussi le groupe de mon copain chanteur guitariste, Jean Claude.

C'était l'époque d'Isabelle Aubret Jean Ferrat. Tous les dimanches je chantais mon répertoire et ça n'était que du bonheur.

Entre temps il fallait que je travaille pour subvenir à mes besoins. Comme je l'ai dit précédemment, j'allais de petit boulot en petits boulots. Ne restant pas tout le temps chez maman j'avais trouvé une chambre de bonne dans le 16ème arrondissement de Paris, chez une ancienne comtesse russe, déjà âgée, et au travers de ses récits je revivais la folle histoire de la chute de l'empire russe. Elle s'appelait Madame POPOFF. En échange d'un peu de ménage j'avais le gîte et le couvert.

Ce fût une période heureuse.

J'ai toujours gardé en souvenir, un chapelet fait de perles de grenat, où longtemps j'y ai accroché une petite pâte à sel que ma fille Laurie m'avait faite avec ses petits doigts. C'était précieux....

Pour suivre, ayant pris des cours de sténo-dactylo j'ai cherché un travail dans un bureau. Après différentes démarches, j'ai été acceptée dans une entreprise rue des Lavandières Ste Opportune. En fait, je faisais d'énormes fautes et j'étais sur le point d'être licenciée. Mais mon destin en a voulu autrement, et une histoire commença avec le PDG.

J'avais 15 ans, donc mineure. Il en avait 37. Si je devais résumer cette relation, je devrais avoir l'honnêteté de dire que cet homme m'a servi de père, d'éducateur, d'ami et d'amant. Ce fût le

premier. Il était marié et sa femme attendait un deuxième enfant. En lui j'ai trouvé tout ce qu'il me manquait.

LA SEINE

En passant devant la Seine, j'ai vu qu'elle avait du chagrin.....

Ses grands yeux gris verts semblaient prêts à déborder.

Les arbres n se reflétaient plus tant il y avait de brume.....

....La Seine était mélancolique.... Elle laissait traîner au cours de ses méandres tortueux, quelques brumes étranges, comme un long sillon sans fin...

Mon regard, comme la Seine s'est perdu dans le lointain, s'estompant doucement derrière des vagues de souvenirs, que laissait le passage d'une péniche.

....il y avait sur son corps de longues meurtrissures.... Des grands morceaux de bois venaient la déchirer.... Fendre ses flots calmes et troubler le ballet des ses vaguelettes, fondre son harmonie, et que le "glas" sonne le "gris".

LAURIANNE AMARO

Il s'impliquait dans mon quotidien, m'apprenait les auteurs et me faisait les découvrir. C'est ainsi que Beaudelaire, Balzac, Stedhal, Verlaine etc. n'eurent plus de secrets pour moi. Idem pour la musique. En passant par Mozart, Bach, Chopin, ils furent mes compagnons de fortune et d infortune.

Pour la peinture, je fus tout de suite passionnée par les impressionnistes, dont Van Gogh, qui me servit d'exutoire bien des années plus tard. Je me suis intéressée à tous. De Miro à Monet aussi bien à Braque etc.

Pour le reste du temps, j'étais sage. Il m'avait pris un studio qu'il avait agencé selon nos goûts, j'attendais qu'il me rende visite ; ensuite il rentrait chez lui.

Dans son entreprise j'avais fait la connaissance d'une dame qui s'appelait Roseline Kleler de Balazuc. Elle était amie avec un certain Monsieur Lecerf, acteur en son temps, qui avait eu pour partenaire Michèle Mercier parmi d'autres, et qui m'avait trouvé un rôle dans le premier feuilleton télévisé "le temps des copains" avec Jean Claude Brialy et Henri Tisot. Hélas il fallait la signature de celui qui avait notre garde, bien qu'ayant disparu complètement de mon existence.

Donc, j'ai pris rendez vous avec lui dans un café proche de chez la grand-mère, boulevard de verdun à courbevoie. Je me souviens encore du nom du dit établissement, le "lambretch". Nous sommes arrivées Roseline et moi, mais la discussion ne fut pas longue. Nous avons reçu une fin de non recevoir en bonne et due forme. Rien à dire où à redire : non catégorique.

Quelque jours après je me suis retrouvée dans une maison de redressement où tout était chronométré à 1 seconde près. J'allais dans un atelier où je peignais des fèves et ensuite il fallait en faire des colliers, vers la place du Colonel Fabien à Paris.

Alors je me suis mise à pleurer, à pleurer souvent. Je dormais au foyer, je n'avais pas le droit de sortir sans qu'une enquête soit faite sur les gens avec qui je sortais. J'étais en complète dépression. Ce dont je rêvais depuis toujours s'était effondré, l'artiste que j'étais commençait à se "beaudelariser"

J'ai commencé à écrire des poèmes d'une vérité à transpercer les tripes....

IL PLEUT

Il pleut,
Paris regorge de senteurs
il pleut
dans les rigoles de mon coeur,
il pleut
sur la courbe de mes grands yeux,
!l pleut....

Il pleut
sur aujourd'hui et sur demain,
il pleut,
sur tous mes rêves de satin,
il eut, sur les rives de mon chagrin,
il pleut....

Il pleut,
des pépites d'or et de soie
il pleut
des roses qui meurent pas
il pleut un rêve qui n'en finit pas
il pleut.....

.

Entre temps, je souffrais beaucoup de cette absence de reconnaissance primaire, de celle qui nous fait tenir debout malgré toutes les intempéries de la vie, les bourrasques et même les tsunamis.

Un médecin venait dans ce foyer et jugeait de l'importance des troubles que les jeunes pouvaient manifester et c'est ainsi qu'un beau jour, il me proposa de rentrer dans sa clinique, me disant que j'y serai mieux. Je voyais là une porte de sortie vers le monde extérieur et j'acceptais. Il fallait toujours l'accord de mon père qui le donna sans hésiter. Je ne saurai jamais s'il savait où j'allais atterrir mais quoi qu'il en soit, lorsque j'ai pris le taxi pour aller à l'hôpital Henri Roussel, que les deux grandes portes en fer se sont refermées, que j'ai vu l'hôpital Saint Anne, ma vie s'est arrêtée. J'étais dans un cauchemar j'allais me réveiller je pleurai je pleurai...

Et ma musique tous les dimanches à Mantes la Jolie. Tout me manquait.....

On m'a fait rentrer dans une pièce, m'asseoir sur un banc pour attendre mon tour. Là j'ai vu qu'il n'y avait aucune poignée, ni aux portes ni aux fenêtres. Les gens habillés tous et toutes en camisole blanche, certains les bras entravés, d'autres les bras ballants. Tous avaient les yeux hagards, le "nulle part" était leur expression de chaque instant.

Perdue dans tous ces constats, des larmes jaillissant du plus profond de mes entrailles, la porte du médecin s'est ouverte et j'ai entendu le "médecin" m'appeler en disant, " personne suivante".

L'automate que j'étais s'est levé, je suis rentrée dans le bureau et je me suis assise en face de lui. Je répétais en boucle, je ne suis pas folle, je veux m'en aller.... Il ne disait rien..... Après quelques minutes, il m'a interrompue, m'a regardée droit dans les yeux et assené son verdict, "vous voyez bien que vous êtes malade" chambre numéro 12.

Un infirmier est venu me chercher, je crois que je me suis débattue. Ensuite, comprimés qu'il fallait avaler devant qui de droit, ensuite trou noir jusqu'au lendemain.

J'étais dans une chambre où les lits étaient tête bêche. Un jour certain où un certain jour, je me suis réveillée en poussant un cri ; la personne qui était dans ma chambre se tenait le visage au dessus de moi, les mains en avant. Je me suis évanouie. Ensuite je me suis retrouvée seule.

Les jours passaient.. J'étais rentrée à 17 ans, à 18 ans j'étais majeure et je ne pensais qu'à ça.

LES MANQUES TOURBILLONNENT.....

Chaque jour, au repas, il y avait le même menu, boulette purée. Quand l'heure approchait nous sortions dans le couloir sans poignées, et attendions notre tour. Bien sûr pas de couteaux. Un jour, je me tenais derrière plusieurs personnes et je sentis une main lourde s'appuyer sur mon épaule ; je me suis retournée et j'ai tout lâché, je me suis à nouveau évanouie. Un sourire inoubliable, anormalement carré, des yeux déformés m'interpellaient. J'étais désemparée et suis tombée raide par terre. Il faut savoir qu'un évanouissement nous affublait d'un mois de retenue en plus.

J'ai appris qu'une jeune femme subissait des électrochocs. Seule explication donnée, son lait lui montait au cerveau....Je ne pouvais m'empêcher de penser. Mais à vous, que vous est il monté au cerveau pour ne pas faire la différence entre quelqu'un qui a un vrai trouble et celui qui n'en a pas..

Le temps passait.... J'écrivais déjà mes poèmes, j'écrivais beaucoup.

LE MANQUE GRONDAIT.....

Je n'attendais rien des jours qui passaient. Au bout d'un certain temps, j'eus le droit d'aller dans le parc, fermé bien sûr de toutes parts, et de m'y promener les après midi. Au détour d'une allée, dans des pavillons particuliers, j'ai croisé le regard d'un homme qui semblait désespéré et sans aucun espoir. Il était là à sa fenêtre, m'a regardée comme si je pouvais être "un sauveur". Pas un son pas un mot, juste ce regard...comme si un héritage "discuté et discutable" l'avait conduit là contraint et forcé.

J'ai détaché mon regard et suis allée dans un autre bâtiment où là, je suis restée bouche bée devant ce qui se présentait devant moi. Dans une grande pièce, des hommes et des femmes tenaient une rampe installée tout le long des murs, et ils faisaient tous le bruit de la pendule, tic tac tic tac tic tac.

Même maintenant je ne comprend toujours pas.

Je sais que personne n'est venu me voir. Maman a été absente tout le temps de mon "incarcération".

Ma sœur m'a offert un poste de radio pour mon anniversaire. Pierre est venu quand je pouvais sortir dans le parc.

Je n'étais que révolte..

Après plusieurs mois d'enfermement j'ai eu droit à des permissions de week end. Lorsque je me trouvais sur le quai de métro j'étais convaincue que sur mon front était inscrit "ste anne, folle" Ce fut très difficile. C'est là où j'ai compris que j'aurai la possibilité de mettre "dehors" dans mon vocabulaire.

J'allais donc passer les week ends chez maman avec qui nous ne parlions de rien et surtout pas de ce que je vivais en dehors.

Mes journées étaient rythmées par les promenades dans le parc. Mes discussions avec Pierre étaient basées sur le fait qu'il fallait que je démissionne de son établissement, puis vint le jour, où seule, je m'étais débrouillée pour qu'à mes 18 ans, enfin majeure, ayant le droit de décider, je me suis arrangée pour partir en maison de repos, à Cannes, chez les bonnes sœurs à cornette.

LIBERTE, MANQUE, LIBERTE, RESPIRER

LE TEMPS

Il est long le temps, celui où l'on attend, quoi au juste, mais on sait que l'on attend.

Tout ressemble alors étrangement à des grimaces, à des tortures.... Qu'il es long ce temps... temps d'oublier ou temps d'espérer... c'est le temps... celui qui s'impose, celui qui se décompose en secondes en minutes, toutes interminables et lancinantes...

Le temps de penser que nous pensons au temps n'est qu'une manière de vivre intensément celui qui s'appelle "le temps". Nous ne sommes que dans le temps et non dans l'absolu, et le temps s'efface dans l'absolu, alors pourquoi nous semble t il si long, puisqu' comparativement à "l'absolu" notre "temps"est si court.

Et je n'ai que le temps d'avoir du temps.....c'est bien peu

LAURIANNE AMARO

.